

Accélérateur de particules littéraires.

Cette année encore, François Busnel sera l'homme fort de la rentrée littéraire. Celui par qui les best-sellers arrivent, au gré de ses enthousiasmes. Avec sa "Grande Librairie" qui rassemble chaque jeudi 400 000 spectateurs sur France 5, l'animateur-producteur a conquis en dix ans ses lettres de noblesse. Mais si beaucoup le considèrent comme le nouveau Pivot, d'autres le critiquent aussi pour son manque de mordant à l'égard des auteurs.

PAR DOMINIQUE PERRIN — PHOTOS GAËL TURPO

OUT COMMENCE PAR UNE MINUTE ET HUIT SECONDES D'EXTASE. Nous sommes le 11 mai. Comme chaque jeudi soir, François Busnel est en direct sur France 5 pour son émission « La Grande Librairie ». « *Je voudrais vous parler d'un livre qui peut faire vaciller, s'enflamme-t-il, parce que ça faisait longtemps, longtemps, longtemps, croyez-moi, que je n'étais pas tombé sur un premier roman aussi remarquable, Laetitia Colombani. Et je vous le dis très franchement.* » La jeune écrivaine plane au-dessus de son fauteuil. François Busnel chausse ses lunettes et jette un œil à l'ouvrage, *La Tresse*, paru la veille

François Busnel dans sa maison de campagne dans l'Eure-et-Loir, le 25 août 2017.

aux éditions Grasset. « *Un roman dans lequel il y a tout, explique-t-il. Ben, c'est bien simple, il y a tout. La musique, le rythme, le suspense, les personnages, forts, superbes, et puis une intrigue qui vous serre le cœur jusqu'à la toute dernière page.* » Laetitia Colombani lève les yeux. Assise à côté de Fred Vargas, Sylvain Tesson et Patrice Franceschi, elle raconte alors son histoire avec sourire et conviction. Une bonne cliente, comme on dit en langage télé. Ce soir-là, le très enthousiaste François Busnel vient de faire naître un des best-sellers de l'été 2017.

Dès le lendemain, les ventes explosent. En six jours, Grasset double le nombre d'ouvrages en librairie. Les autres médias embrayent. Le 3 juin, Laetitia Colombani est invitée dans l'émission « On n'est pas couché ». Et même si Yann Moix qualifie le roman de « *totalément surfait* », il grimpe un temps en tête du classement d'Amazon. Fin août, ses ventes atteignent 130 000 exemplaires. Olivier Nora, PDG des éditions Grasset, est aux anges. « *Pour une auteure inconnue comme elle, on mesure de façon chimiquement pure la forte capacité prescriptrice de "La Grande Librairie"*, analyse-t-il. François est un accélérateur de particules. » À 48 ans, il est même devenu l'homme le plus puissant du monde littéraire. Ses goûts sont larges, populaires, intellos aussi, jamais snobs. *Livres Hebdo* révélait ainsi en 2015 que, d'après un sondage auprès de libraires, son émission arrive en tête des rendez-vous les plus prescripteurs (72 %), loin devant « *Télématin* » (22 %) et « *On n'est pas couché* » (14 %).

Chemise en lin blanc impeccable, pantalon rouille foncée, François Busnel reçoit dans sa maison de production, Rosebud (qui produit « La Grande Librairie » et des documentaires), dans le 15^e arrondissement de Paris. On se dit qu'il a toujours l'air de sortir d'un forfait spa – massage, gommage, soins visage –, quand il propose de s'installer dans le coin salon de son grand bureau. Très vite, la conversation fonce vers l'essentiel : le livre, la vie. Il rêve de créer – rien que ça – une « *nation de lecteurs* ». « *Beaucoup de gens me disent : "On n'a pas le temps de lire, monsieur, raconte-t-il. On part au travail tôt, on revient épuisé, il faut s'occuper des enfants." Je leur réponds que la lecture n'est pas un devoir, c'est un plaisir. On peut lire dix minutes par-ci, un quart d'heure par-là, puis une heure si on y a pris goût. Cette idée est le cœur de "La Grande Librairie"*. » Mais, pour celui qui a enseigné trois ans la philosophie dans diverses prépas à Science Po, la lecture représente bien davantage. « *Si vous attendez d'un livre simplement qu'il vous fasse passer un bon moment, prenez une série. Ça dure moins longtemps et c'est plus simple. Si vous lisez, c'est parce que quelque chose vous manque. Un peu de beauté, de force, de surprise, peu importe. Le livre* ... »



Certains lui reprochent son côté ravi de la crèche, d'être une sorte de Stéphane Bern de la littérature. "Je trimballe un gros complexe d'imposteur, répond-il. Il serait dix fois plus gros si je me permettais d'exprimer des critiques."



... a ce pouvoir d'aller vous chercher au fond de vous-même. »

« La Grande Librairie », qui entame sa dixième saison le 7 septembre (avec Philippe Besson), réunit en moyenne, chaque semaine, 400 000 téléspectateurs de 20 h 45 à 22 h 15, en direct. On est loin du gros million de téléspectateurs d'« On n'est pas couché », mais les fans de « La Grande Librairie » sont tous des lecteurs, d'où sa puissance de prescription. Les libraires ont vite compris le phénomène. Certains préparent des tables Busnel, avec les livres des invités, comme il y avait des tables Pivot au temps d'« Apostrophes » (de 1975 à 1990). « Tous les vendredis matin, nous mettons en place une table spéciale, explique ainsi Arnaud Coignet, directeur de la librairie Ryst, à Cherbourg. C'est la seule émission à susciter un tel engouement. »

LE TALENT DE BUSNEL, TOUJOURS EMPATHIQUE, c'est de mettre les écrivains en majesté. « Les clients me parlent des auteurs, pas de lui », poursuit Arnaud Coignet. L'animateur leur

laisse le temps de parler, même s'ils hésitent ou bredouillent. Il a réalisé avec cette recette des interviews qui ont fait date : Patrick Modiano, qui déteste la télévision, Christian Bobin, qui sort peu de chez lui, Jean Échenoz en duo avec JMG Le Clézio, au lendemain du prix Nobel de ce dernier, en 2008. Il n'y a guère que Michel Houellebecq qu'il n'ait jamais reçu. Il faut dire que, cette année-là, l'écrivain avait qualifié le beau gosse de la télé de personnage « tellement insignifiant », après une mauvaise critique de *La Possibilité d'une île* dans *L'Express*.

Busnel est-il le nouveau Pivot ? Beaucoup l'affirment. Le junior a pris le senior comme modèle absolu et l'appelle « le patron ». Mais les deux hommes ne se fréquentent pas. « Ils ont en commun cette naïveté pas feinte, estime Pascale Richard, attachée de presse chez Gallimard, cette fraîcheur à l'écoute, cette bienveillance essentielle. Bernard Pivot poussait peut-être plus les auteurs dans leurs retranchements et provoquait davantage de confrontation entre eux. » Certains reprochent à François Busnel son côté ravi de la crèche, trop enthousiaste, pas assez piquant, bref, d'être une sorte de Stéphane Bern de la littérature. « Je trimballe un gros complexe d'imposteur, répond l'intéressé, il serait dix fois plus gros si je me permettais d'exprimer des critiques. »

Quant aux polémiques, il estime que la télé en est saturée. « C'est important qu'il ait cette flamme, cet enthousiasme, le défend l'écrivain Alain Mabanckou. Il est dans la tradition de Bernard Pivot ou de Bernard Rapp, qui savaient comment faire apprécier la ... »

François Busnel passe quatre ou cinq jours par semaine dans sa maison d'Eure-et-Loir. C'est ici qu'il lit et réfléchit.

••• *littérature.* » Le « patron » reconnaît une forme de filiation. « Jérôme Garcin, Michel Polac ou moi partagions une sorte d'enthousiasme, assure Bernard Pivot. Busnel fait une vraie bonne émission littéraire qui a pris d'une certaine manière la succession d'« Apostrophes » et de « Bouillon de culture ». »

Le journaliste et auteur Philippe Labro, que Busnel surnomme « Padrino » (le parrain), relativise toutefois la comparaison: « On ne succède pas à Bernard Pivot. » Les deux émissions, selon lui, ne peuvent se comparer. « Qui a obtenu le mérite d'avoir face à lui Marguerite Yourcenar, Soljenitsyne, Nabokov, Arthur Miller? La puissance d'« Apostrophes » était dix fois plus grande, car il n'y avait pas toutes ces chaînes. François s'est enrichi de Bernard comme de Jacques Chancel, et il est devenu agent d'influence. »

Outre son enthousiasme, François Busnel cultive une indépendance plutôt respectée. « Dans le petit milieu littéraire, où tous se tiennent par la barbichette, il ne veut recevoir d'instructions de personne », constate une critique. Il n'est redevable d'aucune maison d'édition, car il n'a jamais publié de livre, si ce n'est, fin 2016, *Mon Paris littéraire*, chez Flammarion, un guide des meilleures librairies. Il n'est membre d'aucun jury, sauf de celui du prix maison de France Télévisions. Il connaît par cœur ce milieu, mais fuit les cocktails, boude les dîners en ville et évite les attachées de presse.

En revanche, il admet sa proximité avec plusieurs écrivains. Il a ses amis: Gilbert Sinoué, Alexandre Jardin, Jean-Christophe Ruffin, l'Américain Jim Fergus ou encore Jim Harrison, décédé en 2016 et sur lequel il réalise un documentaire pour le cinéma, prévu au printemps 2018. Il a sa bande, aussi. Celle des « grands professionnels de l'émission », qui ont leur rond de serviette d'invité, s'agace un écrivain. Des auteurs à audience garantie: Jean d'Ormesson, Erik Orsenna, Amélie Nothomb, Alain Mabanckou, Dany Laferrière... Autant de valeurs sûres des plateaux qui permettent de découvrir en même temps des écrivains inconnus, dont toute une génération a fait sa première télé à « La Grande Librairie »: Leïla Slimani, Mathias Énard, Joël Dicker, Cécile Coulon... Et, enfin, il y a « la femme de sa vie ».

François Busnel et Delphine de Vigan possèdent toutes les apparences du « power couple »: l'incontournable des lettres à l'écran avec l'une des auteures les plus lues en France. Mais il ne faut pas les chercher sur ce terrain. Ils ont appris la prudence. Une fois, ils ont tenté d'en profiter. C'était en 2011. Le journaliste décide d'inviter Delphine de Vigan dans son émission, pour la sortie de son livre *Rien ne s'oppose à la nuit* (JC Lattès). À l'antenne, ils ne disent rien de leur relation, se vouvoient et, très vite, se font épingle dans les médias pour conflit d'intérêts. « Si vous dites que c'était une erreur, je l'entends »,

commente François Busnel. Tout en énumérant des circonstances atténuantes. « J'avais mis la chaîne au courant. Et, à l'époque, Delphine n'est pas ma femme, on se connaît depuis quelques mois, je ne sais pas qu'elle va devenir la femme de ma vie. » Aujourd'hui, c'est donc chacun son job et discrétion maximale. Juste un petit baiser à Cannes en mai devant les caméras et quelques photos sur son compte Instagram (15 700 abonnés). « On s'aime, faut que je le cache? interroge-t-il. Cette femme est extraordinaire, elle joue dans ma vie un rôle que nul n'a jamais joué. »

Du côté de Delphine de Vigan, c'est motus et bouche cousue. À notre demande d'interview, on obtiendra un refus poli et argumenté, par SMS. « François et moi avons pris le parti de séparer, autant que faire se peut, nos univers professionnels (disons, pour faire simple, d'essayer de ne pas tout mélanger!). C'est un parti pris qui peut sembler un peu radical, j'en conviens, mais auquel nous tenons l'un et l'autre. » De François, elle écrit juste, « lorsque j'ai été capable de voir derrière le masque, tantôt ouvert et policé, tantôt arrogant et lointain, qu'il présentait au monde, j'ai compris quel amour pouvait naître de notre rencontre et j'ai cessé d'avoir peur ». Mais il s'agit là du François de *D'après une histoire vraie* (JC Lattès), celui qui passe « son temps à recevoir et louer d'autres écrivains » et voyage souvent. De la pure fiction, donc.

Avant qu'une écrivaine n'entre dans sa vie, les livres ont changé celle de François Busnel. « Je ne me suis pas rendu compte tout de suite de ce qui se passait quand je lisais, raconte-t-il. L'incroyable pouvoir de la littérature, c'est qu'elle infuse. » Enfant, il a laissé infuser en lui les « Corto Maltese » d'Hugo Pratt, *Les Cavaliers*, de Joseph Kessel, ou encore tout Alexandre Dumas et *L'Île au trésor*, de Stevenson. Il vit alors à Corneilles-en-Parisis (Val-d'Oise), près d'Argenteuil. Son père est expert-comptable, sa mère ne travaille pas. La culture n'est pas une priorité à la maison. Quel enfant a-t-il été? Mystère. « Je ne suis pas très porté vers l'autobiographie », lance-t-il. On sent beaucoup de pudeur, presque une gêne. Dès la sixième, il est pensionnaire à Saint-Martin-de-France, établissement privé à Pontoise. Aujourd'hui père d'une fille de 18 ans, il évoque « des colonies de vacances interminables, où on sent qu'on vous met là parce que comme ça au moins vous ne foutez pas le bordel ». De cette vie, il raconte seulement le pouvoir salvateur de la lecture: « Les livres vous font dire que la banlieue n'est pas une fatalité, que vous n'êtes pas condamné au ciel bas et gris et au pensionnat, que vous pouvez vous forger un destin de flibustier. »

De son adolescence, il se souvient avoir ressenti un vrai déclic lors d'un cours de philosophie. Il est en terminale littéraire, c'est le début de l'année. Le professeur, Jean-Pierre Zarader, attrape une craie et écrit: « Au commencement

était le Verbe. » Il se tourne vers les élèves: « Voilà ce que dit la Bible. » Il efface et trace d'autres mots: « Au commencement est l'étonnement. Aristote. » « Et là, je vais vous dire une chose, confie Busnel, j'étais dans le noir, le mec a allumé la lumière, il n'y a pas d'autre mot. » Il est persuadé que cette phrase a fait basculer son destin, l'a poussé à étudier la philosophie, à tant aimer les voyages et à devenir journaliste. Surtout, se dit-on, son infatigable moteur – l'enthousiasme – a dû naître ce jour-là. « François était passionné, se souvient Jean-Pierre Zarader, qui, lors de ses cours, parlait aussi littérature et cinéma. Il devait s'ennuyer à Saint-Martin, il a surinvesti la philo, qui devait représenter un peu de liberté. » Le maître est fier: « À la télé, il aurait pu être célèbre connement, il a très bien réussi. C'est d'autant plus admirable qu'il n'a pas trouvé de petite cuillère en argent dans son berceau. »

Pendant un temps, le jeune Busnel se cherche, multiplie les jobs, tente de vivre plusieurs vies en une. Pendant quelques mois, il est même chef de cabinet du maire de droite d'Enghien, François Scellier. Il vient au journalisme par l'humanitaire. Au début des années 1990, il participe deux fois au Raid africain des grandes écoles, chapeauté par l'Unicef, pour transporter du matériel médical en pick-up 504 Peugeot de Paris vers le Burkina Faso. Il en assure la couverture médiatique pour RFI, en freelance, puis retourne en Afrique pour d'autres reportages. C'est en 1996 qu'il s'essaie au journalisme littéraire, sur la radio BFM. Puis il fait son nid à *L'Express*, à partir de 2001. De 2004 à 2015, il prend en parallèle la direction du mensuel *Lire*. À la télé, il passe par TF1, D8 (embauché par Labro) et s'installe sur France 5 en 2008. Tout le monde s'accorde à le dire, le journaliste est un gros bosseur.

AU TRAVAIL, FRANÇOIS BUSNEL EST UN MÂLE DOMINANT. À *Lire*, certains le surnommaient « Loup alpha », soit le chef de meute. « François est directif, mais aussi audacieux, précise Philippe Delaroche, son numéro 2 pendant dix ans. C'est un mousquetaire, quelqu'un qui va toujours tenter le coup. » Delphine Peras a travaillé avec lui à *Lire* et à *L'Express*: « C'est un formidable chef d'équipe. Il sait déléguer et faire confiance aux gens qui n'ont pas confiance en eux. Mais il a aussi une forme de brutalité et peut être méprisant. » À « La Grande Librairie », où la rédaction compte quatre salariés, il agit en autocrate respecté. « François choisit seul ses invités, mais c'est très important, car il faut qu'il ait envie de donner envie », assure l'ex-rédacteur en chef Benjamin François, parti cet été sur LCI et remplacé par François Jouneau, venu



du « Grand Journal » de Canal+. Il est aussi un chef à distance. Quatre ou cinq jours par semaine, cet amateur de jardinage et de cuisine file dans sa maison de campagne avec hamac et piscine, dans l'Eure-et-Loir, à une heure de la porte de Champerret, son quartier. Il y va pour lire et réfléchir. Il le sait, « les bonnes idées viennent parfois en bullant ou en allant se promener ». Quelquefois, son producteur Adrien Soland (coactionnaire de Rosebud) le rejoint et ils partent ensemble dans les bois à la cueillette aux idées, quand ils ne se mettent pas au défi de savoir qui cuisinera la meilleure joue de bœuf. C'est avec lui qu'il a réalisé ce dont il est le plus fier: la traversée des États-Unis en pick-up à la rencontre d'écrivains, pour huit « Carnets de route » en 2011. Dernièrement, ce fan de littérature anglo-saxonne – qui roule en Mustang – s'est lancé dans une nouvelle aventure: la direction de la passionnante revue trimestrielle *America*, lancée en mars, pour raconter quatre ans durant l'Amérique de Trump à travers le regard décalé des romanciers. Concocté avec Éric Fottorino, fondateur de l'hebdomadaire

Le 1 [et ancien directeur du Monde], le projet est bien parti, avec un premier numéro qui s'est vendu à 40 000 exemplaires.

Lundi 26 juin, 20 heures, dans un salon de la French-American Foundation, à Paris. François Busnel, Éric Fottorino et Philippe Labro remettent le tout nouveau prix America à William Finnegan, à peine arrivé de New York. Il est récompensé pour *Jours barbares* (Éd. du Sous-Sol), autobiographie dans laquelle il raconte sa vie de reporter de guerre accro au surf. La soirée se termine dans les jardins. La température est élevée, le champagne frais et les invités nombreux. Delphine de Vigan bavarde sur le perron, Augustin Trapenard (France Inter, Canal+), chroniqueur dans *America*, discute avec d'autres journalistes. Et voilà que passe sous son chapeau de paille violet Jean-Michel Ribes. Le directeur du Théâtre du Rond-Point a accueilli deux fois « La Grande Librairie » à domicile. « François est perpétuellement aimable, remarque-t-il. On sent une petite angoisse de rater le contact avec l'autre, une fragilité qui déclenche de l'empathie. Il a une sensibilité à fleur de peau qu'il essaie de

cache. Je pense que c'est comme ça qu'il communique avec les livres. Derrière le masque du play-boy souriant, on sent une petite fêlure qui fait qu'il est proche des poètes. »

Mi-juillet, on rappelle Loup alpha au cœur de poète. On souhaite lui reposer des questions sur sa famille, il a été si discret. Et alors on comprend mieux pour la « petite fêlure ». Lui qui n'en parle jamais le confirme: oui, il a bien été un enfant adopté. Il l'a découvert en faisant sa propre enquête à 16 ans. Ses quatre premières années, il les a passées à la Ddass d'Argenteuil. Il n'en garde aucun souvenir. Très vite, il ajoute qu'il redoute la « commémoration », que « la religion du moi » ne l'intéresse pas, que son adoption n'est pas le « point nodal » de sa vie. Puis il raconte en avoir discuté avec l'écrivain John Irving, qui n'a pas connu son père. « "On prend souvent les orphelins pour de grands ambitieux, alors qu'il s'agit d'un instinct de survie très poussé", m'a dit Irving. Ils ont envie de ne pas sombrer, alors ils se démènent, ils se débattent. » François Busnel se dit que peut-être son énergie vient de là. Mais il n'en est pas sûr, il n'est « pas très divan ». ☺